

Lénine de Février à Octobre 1917

J. Ganetsky

Source : Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains, tome I. Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1958, pp. 657-667.

Lorsque éclata la révolution de Février, je me trouvais à Stockholm. De nombreux militants du parti, qui vivaient alors à l'étranger, étaient en étroit contact avec le parti, suivaient d'un œil vigilant les événements de Russie et notaient avec joie que la vague révolutionnaire montait toujours plus parmi les ouvriers et les paysans, notamment parmi ceux qui portaient la capote de soldat.

Nous sentions l'approche de la tempête. Cependant, personne ne supposait qu'elle se déchaînerait si brusquement et qu'elle serait si meurtrière pour le tsarisme. Mais voici que retentissent les premiers roulements de tonnerre. Février apporta les premières nouvelles de la révolution. Comme toujours en pareil cas, les renseignements étaient vagues, inexacts, contradictoires.

Aux mains de qui se trouvait le pouvoir ? Était-ce vrai qu'il n'y avait plus de Nicolas ? Était-ce vrai qu'il n'y aurait plus de tsars ? Qui et comment avait arrêté les ministres du tsar ? Quels rapports existaient entre le Gouvernement provisoire et le Soviet des députés ouvriers ?

Ce n'était pas le côté sensationnel de toutes ces questions qui nous intéressait. Ayant gardé le souvenir des leçons de la révolution de 1905, nous, nous énervions, inquiets pour le sort de la nouvelle révolution. Les organismes du parti étaient refoulés dans une clandestinité profonde ; ils n'étaient pas assez forts pour embrasser ces événements extrêmement importants. Plusieurs centaines de bolcheviks, les meilleurs, les plus sûrs et les plus fermes, languissaient en exil et au bagne. Ils ne rentraient que peu à peu à Petrograd et dans les autres villes. Cependant, on pouvait être sûr que la bourgeoisie ferait tous ses efforts pour s'emparer du pouvoir et, le moment venu, remplacer le joug tsariste par un joug « libéral », « républicain ».

Les bolchéviks qui se trouvaient en Scandinavie discutaient ardemment : que faire ? Décision fut prise : tous rentreraient immédiatement en Russie tandis que moi, je resterais pour assurer la liaison avec Vladimir Ilitch qui vivait en Suisse. Nous expédiâmes un télégramme détaillé à Vladimir Ilitch où nous analysions la situation, nous le priions de se prononcer et concluions en disant que nous jugions indispensable son départ immédiat pour la Russie, où il pourrait provisoirement vivre en Finlande.

Notre télégramme était passablement naïf. Nos « conseils » étaient superflus. Le retour en Russie ne préoccupait pas moins Vladimir Ilitch lui-même. Mais comment réaliser la chose toute la question était là. D'abord, il avait semblé que Vladimir Ilitch dût, comme tous les émigrés, passer par l'Angleterre. On avait proclamé l'amnistie, les affaires politiques étaient liquidées, les émigrés passaient librement, les bagnards rentraient.

Ce qui paraissait clair pour beaucoup ne satisfaisait pas toujours Vladimir Ilitch. En réponse à notre télégramme, ainsi qu'aux télégrammes analogues des camarades de Pétrograd, Vladimir Ilitch me télégraphia de Zurich à Stockholm le 30 mars :

« L'Angleterre ne me laissera jamais passer, elle m'intèrnera plutôt. [Milioukov](#) nous trompera. Le seul espoir : envoyez quelqu'un à Pétrograd, obtenez par l'intermédiaire du Soviet des députés ouvriers un échange avec les Allemands internés. Télégraphiez. Oulianov. »

En même temps que ce télégramme, Vladimir Ilitch m'envoya une lettre détaillée. C'est un document historique qui prouve tout le génie et la perspicacité du grand chef mondial.

En m'annonçant son télégramme, il écrit :

« Il est clair que le commis du capital impérialiste anglo-français et l'impérialiste russe Milioukov (et Cie) sont capables de tout, de tromper, de trahir, de tout, de tout, pour empêcher les internationalistes de rentrer en Russie. À cet égard, la moindre confiance en Milioukov et en [Kérenski](#) (ce bavard creux et agent de la bourgeoisie impérialiste russe par son rôle objectif) serait tout bonnement funeste pour le mouvement ouvrier et pour notre parti, friserait la trahison vis-à-vis de l'internationalisme... Vous pouvez vous imaginer quelle torture c'est pour nous tous de rester ici en un pareil moment. »

Lénine, qui, dès le début de la guerre, avait démontré son caractère impérialiste, impitoyablement démasqué les menteurs de tous les pays belligérants, lesquels essayaient de faire passer la guerre pour une guerre « défensive », écrit ensuite dans sa lettre :

« Les dernières nouvelles des journaux étrangers montrent toujours plus clairement que le gouvernement, avec l'appui direct de Kérenski et grâce aux hésitations impardonnables (pour employer un euphémisme) de [Tchkhéidzé](#), dupe, et non sans succès, les ouvriers, en faisant passer la guerre impérialiste pour une guerre « défensive ». D'après un télégramme de l'agence télégraphique de Saint-Pétersbourg, en date du 30. III.1917, Tchkhéidzé s'est parfaitement laissé tromper par ce mot d'ordre, adopté également à en croire cette source qui, en général, n'est évidemment pas sûre par le Soviet des députés ouvriers. Dans tous les cas, si même cette nouvelle est fautive, le danger d'une pareille tromperie est certainement énorme. Tous les efforts du parti doivent tendre à la combattre. Notre parti se couvrirait de honte à jamais, se suiciderait politiquement, s'il commettait cette tromperie. »

La composition bigarrée du Soviet de Pétrograd, de même que la majorité de social-patriotes qui y domine, inquiète Lénine. Aussi donne-t-il dans sa lettre une analyse de la situation, des directives énergiques et précises :

« Il est certain qu'au Soviet de Pétrograd des députés ouvriers et soldats, sont nombreux et même, apparemment, prédominant : 1) les partisans de Kérenski, agent très dangereux de la bourgeoisie impérialiste et qui propage l'impérialisme, c'est-à-dire la défense et la justification de la guerre de brigandage, de conquête de la part de la Russie, guerre masquée par un océan de phrases sonores et de promesses creuses ; 2) les partisans de Tchkhéidzé, qui donne impudemment dans le social-patriotisme et partage toute la platitudo, toute l'absurdité du kautskisme. Notre Parti a le devoir de lutter contre ces deux courants, sur le terrain des principes, avec le maximum d'insistance, de la façon la plus opiniâtre et la plus impitoyable. Personnellement, je n'hésiterais pas une seconde à déclarer, et à déclarer dans la presse, que je préférerais même la scission immédiate avec qui que ce fût dans notre parti, plutôt que de consentir des concessions au social-patriotisme de Kérenski et Cie, ou au social-pacifisme et au kautskisme de Tchkhéidzé et Cie. »

Non moins brillants sont ses arguments au sujet de la guerre impérialiste et des tâches du prolétariat. Il développe avec la même précision le programme concernant la question nationale :

« La guerre n'a pas cessé d'être impérialiste du côté de la Russie et ne peut cesser de l'être, aussi longtemps : 1° qu'au pouvoir se trouvent les grands propriétaires fonciers et les capitalistes, représentants de la classe de la bourgeoisie ; 2° aussi longtemps qu'au pouvoir se trouvent les agents et serviteurs directs de cette bourgeoisie, tels que Kerenski et les autres social-patriotes ; 3° aussi longtemps que les traités du tsarisme avec les impérialistes anglo-français restent en vigueur (le gouvernement Goutchkov-Milioukov a déclaré expressément à l'étranger, – je ne sais s'il l'a fait en Russie – qu'il était fidèle à des traités). Ces traités sont des traités de rapine, prévoyant la conquête de la Galicie, de l'Arménie, de Constantinople, etc., etc.; 4° aussi longtemps que ces traités ne sont pas publiés et ne sont pas annulés ; 5° aussi longtemps que n'est pas rompue toute l'alliance de la Russie avec les gouvernements bourgeois impérialistes anglo-français ; 6° aussi longtemps que le pouvoir d'État en Russie n'est pas passé des mains de la bourgeoisie impérialiste (les simples promesses et les déclarations « pacifistes », si grande que soit la foi des nigauds [Kautsky](#), Tchkhéidzé et Cie en ces promesses, ne transforment pas la bourgeoisie en non-bourgeoisie) aux mains du prolétariat qui seul est capable, à condition d'être soutenu par la partie la plus pauvre de la paysannerie, de rompre non pas en paroles mais en fait avec les intérêts du capital, avec la politique impérialiste, de rompre avec le pillage des autres pays, d'affranchir entièrement les peuples opprimés par les Grands-Russes, de retirer les troupes d'Arménie et de Galicie immédiatement, etc.; 7° seul le prolétariat est capable, s'il se libère de l'influence de sa bourgeoisie nationale, d'inspirer une véritable confiance aux prolétaires de tous les pays belligérants et d'engager avec eux des pourparlers de paix... »

Ce que V. Lénine dit de la façon dont il convient d'expliquer aux ouvriers les questions politiques les plus compliquées, est d'une valeur inappréciable pour nous et pour nos partis frères, à l'étranger :

« Il faut dire la vérité aux ouvriers. Il faut leur dire que le gouvernement Goutchkov-Milioukov et Cie est un gouvernement impérialiste, que les ouvriers et les paysans doivent d'abord (maintenant, ou après les élections à l'Assemblée Constituante, si l'on ne trompe pas le peuple, si l'on n'ajourne pas les élections jusqu'à l'après-guerre, d'ici, il est impossible de décider le moment), qu'ils doivent d'abord remettre tout le pouvoir d'État aux mains de la classe ouvrière, ennemie du capital, ennemie de la guerre impérialiste, et qu'alors seulement ils seront en droit d'appeler au renversement de tous les rois et de tous les gouvernements bourgeois. »

J'envoyais ponctuellement à Pétrograd la lettre citée de Vladimir Ilitch, ainsi que ses fameuses [« Lettres de loin »](#). Lénine, alors qu'il était encore en Suisse, ne doutait pas que le prolétariat pût s'emparer du pouvoir, et, dès les premiers jours de la révolution, il indiqua au parti la voie conduisant au futur Octobre.

Il est certain que, dès le début, le Gouvernement provisoire se préoccupa de calmer les vagues déchaînées et de liquider en fait la révolution. Toutefois, pris au dépourvu et n'étant pas suffisamment fort, il n'osa pas d'emblée user de répressions à l'égard de ses ennemis jurés – les bolchéviks. Nos camarades, à Pétrograd, se hâtèrent d'en profiter. La correspondance télégraphique et postale échangée avec Lénine, et qui se faisait par mon intermédiaire, via Stockholm, ne les satisfaisait pas. Ce moyen, insuffisamment sûr, ne permettait pas de tout dire. C'est pourquoi ils organisèrent la liaison avec Lénine par un « courrier diplomatique » bolchévik, qui nous apportait des matériaux directement à Stockholm.

Les premiers échos de la révolution de Février avaient plongé dans le ravissement les bourgeois russes qui se trouvaient dans différentes villes à l'étranger. Partout ils exultaient, organisaient d'innombrables banquets où ils bavardaient et engloutissaient une énorme quantité de spiritueux. Ils faisaient volontiers des dons en argent à la caisse du comité d'émigration, fondée pour venir en aide aux émigrés politiques rentrant en Russie.

Un comité analogue avait été également fondé à Stockholm, composé des représentants de toutes sortes de partis et organisations révolutionnaires. Je ne pouvais trop me fier à ce comité. Je dus lui cacher bien des choses. Je gardais dans le plus grand secret le plan de l'arrivée éventuelle de Lénine, car j'étais sûr que ce comité en informerait Milioukov. Le Gouvernement provisoire avait partout maintenu les anciens ambassadeurs tsaristes. Naturellement, on ne pouvait pas du tout se fier à eux, et le comité de Stockholm était intimement lié avec l'ambassadeur...

Mais comment organiser le voyage de Vladimir Ilitch ? Son plan n'était pas si facile à réaliser. Il n'était pas si facile de persuader l'honorable Gouvernement provisoire d'« aider » à l'arrivée de Vladimir Ilitch, via l'Allemagne par-dessus le marché : qu'en dirait sa majesté l'Entente ?

Le temps s'écoulait et Vladimir Ilitch languissait toujours en Suisse. Il languissait littéralement et ces tourments lui suggérèrent un plan de voyage passablement original.

Je reçois soudain une dépêche de Vladimir Ilitch où il m'annonce l'envoi d'une lettre importante, dont il me prie de lui confirmer la réception par télégramme. Trois jours plus tard je reçois un livre de Suisse. Je devine que la lettre d'Ilitch est dans la reliure. C'est bien ça. Je trouve un petit billet d'Ilitch et... sa photo. Le billet disait à peu près ce qui suit : Impossible d'attendre plus longtemps ; toutes les espérances en un voyage légal sont vaines. Il faut rentrer immédiatement en Russie, et le seul plan est le suivant : trouvez un Suédois qui me ressemble. Mais je ne connais pas la langue suédoise ; donc, ce Suédois doit être sourd-muet. À tout hasard je vous envoie ma photographie.

Quand je lus ce billet, je sentis à quel point Vladimir Ilitch se languissait. Mais je dois avouer que je ris aux éclats en prenant connaissance de ce plan fantastique. Seul le désespoir avait pu inspirer pareil plan... Et, à quoi bon la photo ? Je connaissais Vladimir Ilitch depuis 1903. Nous nous étions fréquemment rencontrés, et, deux ans de suite, avant la guerre, nous avons vécu dans la même ville, à Cracovie... Cependant, la photo fut immédiatement utilisée. Deux jours plus tard elle paraissait dans le « *Politiken* », quotidien des social-démocrates suédois de gauche, accompagnée d'un éditorial rédigé par [Vorovski](#) : « ***Le chef de la révolution russe...*** »¹

Entre-temps, d'ardents débats s'engageaient dans la colonie suisse : peut-on passer par l'Allemagne et à quelles conditions ?

Lorsque tout espoir en une aide du Gouvernement provisoire pour assurer le voyage par l'Angleterre se révéla illusoire, les émigrés de Suisse résolurent d'engager des pourparlers avec le gouvernement allemand. Le social-démocrate suisse [Platten](#) menait ces pourparlers. Le gouvernement allemand accepta les conditions élaborées par toute la colonie des émigrés.

Ces conditions étaient les suivantes :

- 1) Tous les émigrés partent, sans distinction d'opinions concernant la guerre ;
- 2) Le wagon où voyagent les émigrés jouit du droit d'exterritorialité ; personne n'a le droit d'entrer dans le wagon sans l'autorisation de Platten. Aucun contrôle des passeports ni des bagages ;
- 3) Les voyageurs s'engagent à faire en Russie de la propagande pour l'échange d'un nombre d'Austro-Allemands internés correspondant à celui des émigrés qu'on aura laissé passer.

Les menchéviks, tout en ayant accepté ces conditions, ne se décidaient pas à partir. Ils attendaient toujours la bénédiction de ce voyage de la part du Soviet des députés.

Le 7 avril Vladimir Ilitch m'envoya le télégramme urgent que voici :

1 « *Politiken* » n° 80, 6 avril 1917. (NR.)

« Demain partent 20 personnes. [Lindhagen](#) et [Ström](#) ² doivent nous attendre sans faute à Trelleborg ³. Oulianov. »

Je ne dis rien de ce télégramme au Comité d'émigration. On pourrait annoncer le voyage de Lénine lorsqu'il serait en territoire suédois.

Je décidai de me rendre à Malmö (de là il y a une heure de voyage jusqu'au port de Trelleborg).

Très ému, j'errai toute la journée dans Malmö... « Arriveront-ils ? Les Allemands ne leur causeront-ils pas quelques désagréments ? » Ces pensées m'inquiétaient vivement. Enfin, vers le soir, je me rends en compagnie d'un camarade ⁴ du pays à Trelleborg. Le vapeur se range le long du quai... Mais quelle déception : pas d'Ilitch, personne.

Ai-je mal calculé le jour de leur arrivée ou bien quelque chose leur est-il arrivé en cours de route ? Impossible de rien éclaircir ; il faut attendre au lendemain.

Nous regagnons Malmö. La nuit s'écoule lentement, et le jour suivant, encore plus lentement... Je repars pour Trelleborg. Mais, de nouveau, le vapeur n'amène pas nos voyageurs.

Je retourne à Malmö. La nuit, j'imagine toutes sortes de plans pour tirer au clair la situation. Le matin, je téléphone à ma femme, à Stockholm : aucune nouvelle. J'envoie un télégramme urgent en Suisse : aucune réponse. Je laisse le camarade suédois à Malmö, où il doit attendre mon coup de téléphone, et moi-même, pour la troisième fois, je me rends à Trelleborg.

Je propose au chef de gare d'envoyer un télégramme à Sassnitz ; mais il m'explique que le vapeur a déjà quitté ce port.

— Ne pourrais-je pas donner un radiogramme à bord du vapeur ?

— C'est faisable mais on n'accepte que les télégrammes de service.

Ayant remarqué à la gare un avis de la Croix-Rouge tsariste, je lui explique que je suis délégué par la Croix-Rouge pour accueillir un groupe d'émigrés ; c'est pourquoi je le prie de demander au capitaine si ce groupe est à bord, combien il y a d'hommes, de femmes et d'enfants, pour que je puisse retenir à l'avance des places dans le wagon. Je réussis à convaincre le chef de gare et il expédie au capitaine le télégramme suivant :

« Monsieur Ganetski demande si monsieur Oulianov est à bord, combien il y a avec lui d'hommes, de femmes et d'enfants. »

La réponse arrive au bout de vingt minutes :

« Monsieur Oulianov salue monsieur Ganetski et le prie d'acheter des billets de chemin de fer. »

Le télégramme indiquait le nombre de passagers de chaque sexe.

Je respirai. Le chef de gare ne comprend pas ce qui m'arrive. Tout d'abord, je cours au téléphone, j'annonce au camarade de Malmö l'arrivée de nos camarades, et je le prie de confirmer la commande du Wagon à destination de Stockholm, ainsi que de commander un souper au restaurant le plus proche de la gare.

2 Tous deux social-démocrates suédois, membres du Parlement. (J.G.)

3 Port suédois ; de l'autre côté se trouve le port allemand de Sassnitz. (J.G.)

4 Il s'agit de [Otto Grimlund](#). (Note MIA)

Je cause par téléphone avec ma femme, et je la prie d'exécuter le plan que je lui avais laissé, concernant les hôtels et tout le reste. Ma femme m'annonce, entre autres, quelle a reçu de Lénine un télégramme de Sassnitz, daté du 13 avril :

« Aujourd'hui 6 heures Trelleborg. »

Je commande des billets pour Malmö et j'avertis les autorités douanières de l'arrivée d'un groupe d'émigrés. Je suis transporté de joie. Je fais de la propagande parmi les employés de la douane, en faveur de notre révolution. J'explique son importance et le rôle qu'y joue Lénine. Les employés m'écoutent attentivement, me promettent de ne pas visiter les bagages, mais ne demandent qu'une chose... que je leur fasse voir Lénine.

Le vapeur approche. Ces quelques minutes me semblent une éternité... Enfin, il amarre. Peu à peu je vois se dessiner les silhouettes de Vladimir Ilitch, de [Nadejda Konstantinovna](#) et de beaucoup de camarades que je connais.

Cordiales salutations, questions, agitation, cris des enfants. De joie, j'ai les larmes aux yeux. Pas une minute à perdre : dans un quart d'heure, le train part pour Malmö. Les douaniers ne visitent pas les bagages ; ils me demandent de remplir ma promesse et de leur montrer le chef de la révolution...

Nous voici en wagon ; c'est alors que j'apprends comment ils ont reçu mon télégramme, à bord du vapeur.

Pendant la guerre, les Suédois avaient dressé, pour toutes les personnes pénétrant en Suède, des questionnaires très détaillés, fastidieux. On apporte ce papier à Vladimir Ilitch dans sa cabine. Ilitch interroge ses camarades : tous ont déjà reçu ce questionnaire. Qu'est-ce à dire ? Vladimir Ilitch en conclut que les Allemands les ont trompés : ils les ont laissés passer mais ont informé la police suédoise ; et celle-ci va faire du zèle... On réunit aussitôt un « conseil militaire ». Que faire ? Ilitch doit-il écrire son vrai nom ou un nom fictif ? Soudain, le capitaine paraît, un papier à la main, et demande qui est monsieur Oulianov. Ilitch ne doute plus de l'exactitude de sa supposition : on est venu l'arrêter. Inutile de rien cacher : il ne peut pas sauter à la mer. Vladimir Ilitch se nomme. Le capitaine lui communique le texte de mon télégramme...

Nous voici à Malmö. Le camarade suédois nous attend... À proximité de la gare, un excellent souper a été préparé. Les émigrés, fatigués et affamés après quatre jours de voyage, se précipitent avidement sur les hors-d'œuvre suédois. Un des camarades fait observer : *« Maintenant, j'ai foi qu'en Russie il y a la révolution, puisqu'on régale ainsi les émigrés... »*

Le wagon spécial est avancé. Au bout de 15 minutes, nous roulons déjà en direction de Stockholm. Vladimir Ilitch, Nadejda Konstantinovna et leurs camarades les plus proches occupent un compartiment. La conversation dure jusque tard dans la nuit. Vladimir Ilitch demande les dernières nouvelles de Russie. Il indique la lutte opiniâtre qui attend le prolétariat, les perspectives de la révolution en développement, la forme qu'elle doit revêtir. Il signale le danger qui menace de la part de Kérénski, bien que ce dernier ne jouât pas encore à l'époque un rôle particulier.

Vladimir Ilitch indique qu'il faut laisser à l'étranger une cellule du parti pour assurer les contacts entre le parti en Russie et le monde extérieur et « à tout hasard ». On envisage la création d'un Bureau étranger du Comité Central du Parti, dont feront partie V. Vorovski et moi. C'est à quatre heures du matin seulement que nous réussissons à persuader Vladimir Ilitch de dormir un peu.

À huit heures du matin, à une station quelconque, toute une armée de correspondants de Stockholm envahit le wagon : ils avaient reçu de leurs collègues de Malmö un télégramme leur annonçant l'arrivée de Lénine. Vladimir Ilitch ne les reçut pas. On leur répondit qu'une communication pour la presse serait donnée à Stockholm.

À neuf heures nous sommes à Stockholm. À la gare on prend des vues cinématographiques, et Vladimir Ilitch ne réussit pas à passer inaperçu.

De toute la journée, Vladimir Ilitch ne se repose pas une minute. Il ne veut même pas entendre parler de rester ne fût-ce qu'une journée à Stockholm pour se reposer. Chaque minute lui est chère. Une réunion a lieu (les nouveaux venus appartiennent à différents partis : bolchéviks, menchéviks, socialistes-révolutionnaires, bundistes, anarchistes) ; on dresse un procès-verbal précis du voyage, que tous signent ; on organise le Bureau étranger. Vladimir Ilitch nous laisse des instructions détaillées. Il se hâte d'acheter les livres dernièrement parus et rassemble encore quelques documents du parti.

Nous n'avons pas le temps de nous retourner que, déjà, il faut prendre le train. De nouveau la gare, la cohue, le tapage, le vacarme, les cris et les pleurs des enfants. Vladimir Ilitch s'occupe de tout le monde, demande si les camarades sont bien installés ; il se préoccupe surtout des enfants. Le train s'ébranle...

L'haleine en suspens, nous envoyons nos derniers saluts à notre grand chef, en nous disant : « Il saura orienter la révolution dans la voie juste... »